La lenteur et ses vertiges

En artisan patient, Marcel Kanche cisèle des chansons d'une pureté et d'une intensité exceptionnelles. Cinq ans après *Juillet 94*, il sort demain son nouvel album, où il est question d'arbres et de glaise, de bruyères et de braise. De la vie, quoi.

ÉRIC BULLIARD

Au bout du fil, il commence par évoquer la rivière, à côté de chez lui, gonflée par les intempéries. Marcel Kanche vit dans un village des Deux-Sèvres, dans un ancien presbytère qu'il a retapé de ses mains. Loin de l'agitation, mais au cœur du monde, «dans l'aube et le purin», comme il le chante dans *Je te suivrai*. Auteur de *Qui de nous deux* pour M et de *Divine Idylle* pour Vanessa Paradis, ce proche d'Alain Bashung sort demain *Un nid*, nouvelle étape dans une discographie majeure. Où ses mots de poète, polis par les pierres et les rivières, se posent sur des éclats postrock vertigineux.

Juillet 94 est sorti en 2018, _MOR_ en 2017: pourquoi avoir autant attendu pour ce nouvel album?

Marcel Kanche: Je ne sentais pas forcément l'envie de faire un disque de plus, mais, il y a cinq ans, un chien avec qui j'ai vécu pendant dix-sept ans est mort et j'ai commencé à écrire sur lui. Pas dans l'objectif d'en faire un album, juste pour évacuer la peine. Ce morceau, écrit en hommage à ce compagnon, s'appelle *Je te suivrai*. Ensuite, il y a eu le confinement, j'ai continué d'avancer. Je suis tombé sur un poème de Virginie Despentes *(Un passage)*, j'ai demandé un texte à Bertrand Belin, que je connais depuis longtemps et qui m'a écrit *Figure*.

Finalement, j'ai travaillé avec des musiciens locaux que j'aime beaucoup. J'ai enregistré et mixé à la maison, sur mon vieux matériel. C'était un plaisir de revenir comme dans les années 1980, quand on faisait tout nous-mêmes. Les précédents albums, je les ai faits en studio, mais je ne suis pas très fan. Ici, j'ai vue sur le jardin, je peux aller marcher… J'ai tout mon temps, j'ai droit à l'erreur… qui peut devenir une révélation que l'on va garder.

L'album s'ouvre avec _J'aurais pu_, une allusion aux voies que l'on n'a pas suivies. Faut-il y voir des regrets?

Non, je n'irais pas jusque-là. Les regrets, je les prends et je les jette, comme je l'écrivais dans une vieille chanson. C'est une façon de dire qu'on aurait pu prendre d'autres chemins, mais je ne sais pas si on le choisit vraiment. Comme dirait Kundera, quel que soit le choix, on ne saura jamais si ce fut le bon. En tout cas, le mien est le bon, je revendique ma situation.

Dans la chanson, vous dites: «Je n'ai façonné que des ombres dans la glaise». C'est un constat modeste…

Oui, je suis un petit artisan, qui fabrique de la musique, comme je pourrais fabriquer des chaises ou des tables. Je vais dans mon jardin, je ramasse des fleurs, je taille des arbres, je ne fais rien de plus que ça. La chanson dit aussi que j'ai «lapidé les pieds des falaises»: j'aime bien jeter des cailloux contre les falaises. Ce n'est pas lamentable, c'est joyeux: on peut se contenter de ces petits riens agréables, de faire des ricochets dans l'eau. Je crois que c'est ça, le bonheur.

> «La musique lente me pénètre, elle correspond plus à ce que nous sommes vraiment.» **MARCEL KANCHE**

Marcel Kanche: «J'ai vraiment conscience d'être lié à mon environnement, d'être vivant dans un monde vivant. Je m'entends mieux avec les arbres qu'avec les hommes!» OLIVIER LONGUET

Ce côté concret, cette vie quotidienne, la nature, les arbres, les fleurs semblent de plus en plus présents dans vos chansons…

Absolument. Déjà enfant, j'ai bien compris qu'il y avait là une histoire: j'ai été élevé en lisière d'une forêt, donc j'étais en lien avec tout ça. En vieillissant, je retrouve ce sentiment d'enfance. J'ai vraiment conscience d'être lié à mon environnement, d'être vivant dans un monde vivant. Je m'entends mieux avec les arbres qu'avec les hommes!

L'album comprend aussi _Broyant la lumière_, un texte magnifique de Gildas Veneau, bien moins connu que Virginie Despentes et Bertrand Belin…

Personne ne le connaît! C'est quelqu'un que je voyais parfois à mes concerts, il y a une trentaine d'années, un garçon très discret. On est resté en contact. Il est poète, mais ne diffuse rien. Il fait de petits recueils magnifiques, à compte d'auteur, pour ses amis, qu'il m'envoie deux ou trois fois par année. Je suis très touché par sa poésie, j'aime beaucoup cette chanson, guitare-voix, très simple… Hier encore, j'écrivais cette phrase: «Je n'aime plus ne pas aimer.» Quand je lis ou écoute des choses que j'aime, ça me fait énormément plaisir, parce que c'est assez rare. Et prendre le texte de quelqu'un d'autre me permet de sortir de mes ornières. Ça m'emmène ailleurs, dans une autre lumière.

Cette simplicité se ressent aussi dans votre écriture, qui est devenue moins hermétique…

C'est une quête, oui. Je me rends compte que, parfois, une phrase ou un mot pourrait suffire. C'est pour ça que j'ai beaucoup de peine avec le rap: il y a trop de mots, ça m'étouffe. Je suis dans la recherche du mot juste, comme dirait Belin, et c'est très difficile.

L'album tire son titre de la chanson _Un nid_: est-ce une manière d'évoquer un lieu réconfortant, où l'on pourrait fuir les tourments de notre époque?

Au départ, c'est beaucoup plus simple: «Coupez-moi les cheveux/Que l'oiseau de mai/en fasse son nid/Un nid blanc…», c'est parce que ma femme m'a coupé les cheveux dans le jardin. Plus tard, j'ai vu des oiseaux prendre des cheveux blancs restés dans la pelouse pour fabriquer un nid. J'ai trouvé ça incroyable! Ensuite, bien sûr, on peut construire des interprétations, l'idée du nid chaleureux, qui réconforte.

Musicalement, vous privilégiez la lenteur, le côté lancinant…

La musique rapide, je n'y comprends rien. Je ne suis pas un super instrumentiste, je ne sais pas jouer vite. Tout petit, je trouvais le twist trop rapide, par exemple. J'ai toujours été sensible à la lenteur, aux escargots plutôt qu'aux Ferrari! J'adore Portishead pour ça. La musique lente me pénètre, elle correspond plus à ce que nous sommes vraiment, à quelque chose de yogi, de méditatif, de reposant. Les gens speedent, mais, au fond, nous restons lents… Nous ne respirons pas vite, la nature, les saisons, tout est assez lent. J'aime marcher, je n'aime pas courir.

On parle souvent du côté sombre de vos chansons: est-ce que vous les voyez ainsi?

Pas du tout. Comme disait Camus, c'est de l'ombre qu'on voit le mieux la lumière. Je suis mélancolique, certes, mais pas sombre. Bon, je ne suis pas fan des couleurs non plus, je déteste les feux d'artifice et les paillettes. Jeune, quand j'écoutais Leonard Cohen, on me disait dépressif, alors que non: les gens comme lui m'ont toujours éclairé. Je le trouve lumineux. ■

Marcel Kanche, _Un nid_, Cristal/L'autre distribution, sortie le 10 novembre

NOTRE AVIS: ☑☑☑☑